

# Le plan escamoté

Nouvelle policière

*Par Laurent SAUZÉ*

## LE PLAN ESCAMOTÉ

Quand vous regardez en direction de la Seine depuis l'Ecole Militaire, vous ne pouvez manquer de voir au-delà du champ de Mars la silhouette majestueuse de la tour Eiffel. Cette dame de fer, devenue symbole de la Ville Lumière, faillit ne pas être construite. Avant même que l'on ne creuse les premières fondations, elle connut une mésaventure qui a, jusqu'à ce jour, été tenue secrète.

Cela se passait au tout début de l'année 1886. J'exerçais l'activité de chroniqueur judiciaire au journal *le Temps*. Mes articles m'avaient amené à rencontrer M. Victor Leclercq, qui avait aidé la police dans des affaires difficiles grâce à une étonnante méthode d'investigation. Nous étions devenus amis, et j'habitais avec lui dans un bel appartement sis au quartier latin, au numéro 37 de la rue de La Clef. Ce matin là, Leclercq me dit tout de go :

- Dubois, je crois que l'appareil de M. de Thierry nous permettra de confondre bien des meurtriers.

Il me tendit le numéro 679 de la revue *La Nature*. Mes yeux se portèrent sur l'article portant le titre de « La recherche médico-légale : grand spectroscope d'absorption de M. Maurice de Thierry ».

A peine avais-je entamé ma lecture que notre logeuse, Mme Beltsung, fit entrer un jeune homme essoufflé.

- J'ai essayé de le retenir afin de vous prévenir, mais il ne m'en a pas laissé le temps, fit valoir la brave dame, alors que le nouveau venu s'épongeait le front à l'aide d'un beau mouchoir brodé.

- Ce n'est rien, Mme Beltsung, nous allons nous occuper de ce monsieur, dis-je.

Et je poussais vers lui un bon fauteuil. Leclercq lui adressa enfin la parole :

- Asseyez-vous et reprenez votre souffle, Monsieur. Mon ami Dubois va vous servir un petit cordial.

- Merci, me dit-il après que je lui eusse tendu un verre de porto.

J'eus enfin le loisir de regarder notre visiteur. Il était jeune, moins de trente ans, et portait une fine moustache blonde. Il était élégamment vêtu, comme un homme d'affaire.

- Bon, maintenant vous allez pouvoir me raconter ce qui vous emmène, dit le détective après avoir allumé sa pipe d'écume. Car, outre le fait que vous vous appelez Adolphe Salles, que vous êtes ingénieur et dessinateur industriel à la société de M. Eiffel, que vous avez fait l'Ecole Polytechnique après avoir suivi la préparation supérieure au lycée Condorcet de Besançon, que vous fumez des havanes Montecristo, et que vous jouez régulièrement du piano, je ne sais rien de vous.

- Ça alors ! On m'avait dit que vous aviez le don de divination, mais je ne voulais pas le croire, s'exclama notre hôte.

- Oh ! Ne vous méprenez pas. Je n'ai fait qu'observer et déduire. Deux doigts de votre main gauche sont tâchés d'encre, de cette encre spéciale utilisée dans le tracé des plans industriels. Votre mise vestimentaire démontre que vous occupez un poste élevé, celui d'un ingénieur. Les initiales brodées sur votre mouchoir, A.S, ainsi que votre jeune

âge m'ont amené à penser que vous étiez Adolphe Salles, polytechnicien et l'un des principaux collaborateurs de M. Gustave Eiffel, bientôt son gendre. Certaines intonations de vos phrases m'indiquent votre région d'origine. Et les quelques cendres répandues sur votre gilet présentent les caractéristiques de celles engendrées par le havane Montecristo, comme indiqué dans ma monographie sur ce sujet. La forme légèrement spatulée de l'extrémité de vos doigts indique clairement que vous êtes un pianiste assidu et régulier.

Leclercq lâcha alors une savoureuse volute de fumée en direction du plafond, comme à chaque fois qu'il réussissait une telle démonstration « théâtrale ».

- Vous avez tout à fait raison, sauf sur un point !

- Ah ! Et lequel ? demanda le détective, un tantinet étonné que l'une de ses déductions fût fausse.

- Mon mariage avec Claire est maintenant bien compromis.

- Je ne vois pas alors en quoi je puis vous aider. Cela dépasse le cadre de mes compétences, dit Leclercq avec une froideur qui me choqua. Puis il se leva de son fauteuil.

- Un plan important dont j'avais la responsabilité a été volé dans mon bureau, expliqua alors le jeune ingénieur.

- Ah, voilà qui est mieux ! fit Leclercq en se rasseyant. Dites-moi ce qui s'est exactement passé.

- C'est l'un des plans de la tour métallique qui doit être construite pour la prochaine exposition universelle. Sans ce plan, l'édifice ne peut être érigé. Il faut absolument que vous le retrouviez.

- Des faits ! Des faits, M. Salles ! exigea Leclercq.

- Oui, bien sûr. Cela s'est passé hier entre midi et deux heures.

- Bien ! Voilà qui est précis.

- J'avais laissé le plan sur ma table à dessin pour aller déjeuner. En quittant la pièce, j'avais fermé à clef la seule porte d'accès. A mon retour, le plan avait disparu.

- Avez-vous fouillé sous les meubles, afin de savoir s'il n'avait pas roulé dessous ?

- Vous pensez bien que oui ! J'ai fouillé partout, dans les armoires, dans le bureau, dans le secrétaire, sur la table à dessin, y compris dans le poêle à charbon. Mais rien ! Il avait disparu.

Alors que M. Salles allait continuer son récit, Mme Beltsung vint frapper à la porte.

- Oui, Mme Beltsung ? demanda Leclercq d'une voix contrariée.

- Trois messieurs désirent vous voir.

- Qu'ils attendent ! ordonna le détective.

- Ils insistent. Voilà leurs cartes, dit la logeuse en les tendant à Leclercq.

- Bon, qu'ils entrent !



Mme Beltsung fit entrer trois personnages au visage fort préoccupé. Le premier, portant une élégante barbe noire et tenant une belle canne ouvragée, n'était autre que M. Gustave Eiffel. Le second, petit bonhomme à la figure ronde et rubiconde mais au regard pénétrant, portant un manteau froissé, nous était bien connu. Il s'agissait du chef de la préfecture de police, M. François Villard. Le troisième personnage, portant haut-de-forme et frac de belle facture, présentait un port altier. Il ne pouvait en être autrement de M. le Ministre Jean-Alain Dustrieux.

Leclercq et moi-même roulâmes à nos invités trois bons fauteuils. Le maître des

lieux les salua, tout en me présentant. Il ajouta :

- Je sais, Messieurs, l'objet de votre visite. M. Salles nous en a touché un mot.

- Donc, c'est parfait ! affirma Gustave Eiffel. Je vais être direct. Il faut que vous retrouviez ce plan. Dans moins d'un mois, mes ouvriers doivent commencer à creuser les fondations. Je saurai me montrer généreux.

- M. Eiffel, je pratique des honoraires, et ils sont invariables. Mais pourquoi faire appel à moi ? M. Villard dispose de toutes les forces de police de la capitale.

- Sachez, M. Leclercq que s'il n'avait tenu qu'à moi, je ne serais pas venu vous déranger, fit remarquer ce dernier avec une pointe de contrariété dans la voix.

Jusque là silencieux, le ministre prit la parole :

- M. Leclercq, il en va de l'honneur de la France. Dans trois ans, nous accueillerons toutes les nations pour célébrer le centenaire de la Révolution de 1789 lors de l'exposition universelle qui se tiendra à Paris. Cette fâcheuse affaire ne doit pas être ébruitée. Si vous réussissez, la patrie vous en sera reconnaissante.

- Je comprends ! dit le détective. Puis après un moment de silence rempli par un épais nuage de fumée blanche, il poursuivit : auriez-vous des précisions à m'apporter quant au vol ?

Ce fut le préfet de police qui lui répondit :

- Le vol a été effectué hier entre midi et quatorze heures, pendant la pause méridienne de M. Salles. D'après les dires de ce dernier, l'unique porte d'entrée était restée verrouillée. Les fenêtres étaient demeurées closes. Ce qui en fait un sacré mystère.

- Avez-vous fouillé partout ? demanda Leclercq.

- Oui, partout, et vous savez comme mes hommes peuvent être efficaces en la matière. Nous n'avons rien trouvé. Les autres bureaux ont aussi été inspectés. M. Leclercq, il s'agit bien d'un vol.

- Avez-vous quelque idée de son *modus operandi* ?

- Pour moi, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Seule une complicité interne a permis au voleur d'accomplir son forfait.

- Je pensais que M. le Ministre avait ordonné que la police ne devait pas intervenir, remarquai-je naïvement.

- La police doit agir avec la plus grande discrétion. Et tous mes employés devront signer une promesse écrite de ne parler de cette triste affaire à quiconque, intervint Gustave Eiffel.

- Afin d'éviter toute publicité fâcheuse, nous ne pouvons effectivement déployer tout l'arsenal des forces de police. C'est pourquoi nous faisons appel à vous afin d'aider l'inspecteur chargé de cette enquête, ajouta Villard.

- Et qui est-ce ? demanda Leclercq.

- M. Loiseau, que vous connaissez bien, m'a-t-on dit, ajouta Villard.

- Limier estimable, s'il en est. Par contre, sachez que j'opère toujours seul, aidé de mon ami Dubois. Il n'est pas question que je sois le suppléant des forces de police.

- Cela va sans dire, intervint le ministre.

- Je passerai cet après-midi inspecter le bureau de M. Salles.

- Toutes les facilités vous seront accordées, intervint Gustave Eiffel.

Ceci convenu, les quatre visiteurs prirent congé de nous. Après qu'ils furent partis, Leclercq se rassit dans son fauteuil favori et se frotta les mains de contentement :

- Mon cher Dubois, voilà une affaire comme je les aime.

Les bureaux de la société Eiffel étaient situés rue Pasquier, au numéro 35, dans un bel immeuble de caractère. La pièce dans laquelle travaillait M. Salles était meublée d'un bureau, d'une table à dessin, de deux armoires, d'un secrétaire, d'un tabouret, d'un fauteuil, de deux sièges et d'un poêle à charbon.

Une porte massive donnant sur un couloir était la seule entrée. Trois belles fenêtres treillissées, surmontées de petits panneaux faits de vitraux multicolores, donnaient sur la rue Pasquier.

Leclercq se mit à inspecter tous les recoins de la pièce, du sol au plafond. Devant l'étonnement du jeune ingénieur quand le détective se mit à quatre pattes, je lui expliquai :

- Il cherche des indices.

Puis il observa minutieusement le parquet en bois en s'aidant de sa loupe, et ramassa avec une petite pince quelque chose que je ne pus distinguer. Il le glissa dans une enveloppe.

- Puis-je ? demanda Leclercq en désignant le bureau.

- Nous sommes soumis à une stricte règle de confidentialité ! dis-je à l'endroit de l'ingénieur qui hésitait.

- Faites donc ! fit-il d'un ton las.

Leclercq fouilla les meubles, allant jusqu'à jeter un coup d'œil dans le poêle à charbon. Après ceci, il inspecta la porte, puis s'attaqua aux fenêtres qu'il observa sous toutes les coutures. Il ouvrit l'une d'elle pour regarder dans la rue. Puis il leva les yeux.

- Avez-vous trouvé quelque chose, Leclercq ? Demandais-je.

- Avez-vous des gens roux parmi le personnel ? demanda-t-il alors à M. Salles sans prendre le temps de me répondre.

- Non, pas à ma connaissance, répondit le jeune ingénieur.

- Le jour du vol, quand vous êtes rentré de déjeuner, toutes les fenêtres étaient-elles closes ?

- Oui, tout à fait ! D'ailleurs, regardez, elles sont telles que je les ai trouvées.

- Vous m'avez menti ! dit soudain Leclercq.

- Pardon... bredouilla le jeune ingénieur.

Pour toute explication, Leclercq prit l'une des règles métalliques posées sur la table à dessin, puis s'en servit pour faire pivoter l'un des panneaux supérieurs en vitrail multicolore.

- Je ne les avais pas contrôlés, ils sont situés trop haut.

- Voyons, Leclercq, ils mesurent à vue de nez 50 cm sur 50 ! lui rétorquai-je sur un ton de reproche.

En effet, mon ami avait la fâcheuse tendance à abuser de saillies théâtrales, jouant parfois cruellement avec les nerfs de ses interlocuteurs.

Satisfait par son inspection, il ajouta :

- Votre poêle n'a jamais servi, M. Salles ?

- Non, il n'a été installé que hier matin.

- Vous n'avez plus à craindre les températures glaciales.

- Et c'est tant mieux, car l'hiver dernier le froid était si mordant que je n'arrivais plus à tenir ma plume et mes règles.

- Pourquoi avoir attendu si longtemps avant d'acheter un poêle ?

- Notre ancien comptable avait tout d'un harpagon. Heureusement que celui qui l'a remplacé est plus à l'écoute de nos besoins.

- Il a donc satisfait votre demande.

- Hem... Pas vraiment dans ce cas-là... Je dirais qu'il arrive même à devancer nos

desiderata.

- Ah ! Et cela a été le cas ?

- Oui ! M. Lamote m'a proposé d'acheter un poêle, sachant que ma pièce en était démunie. C'est maintenant chose faite.

- N'avez-vous rien remarqué de particulier le jour du vol ?

- Non, rien de particulier !

- Bon, je vous remercie M. Salles ! M. Eiffel est-il là ?

- Oui, je vous conduis à son bureau

Nous retrouvâmes le grand bâtisseur qui nous accueillit cordialement. L'inspecteur Loiseau s'entretenait avec lui. Le maître des lieux nous donna son aval pour interroger ses employés. Alors que nous nous apprêtions à prendre congé, l'inspecteur affirma :

- Nous nous heurtons à un cas très simple, tel que je le disais à M. Eiffel.

- Tiens donc ! Et quel est le fruit de vos réflexions ? demanda Leclercq.

- C'est forcément quelqu'un qui travaille ici, puisque rien n'a été forcé et que portes et fenêtres furent trouvées fermées.

- Je réponds pourtant de mes collaborateurs comme de moi-même ! affirma Gustave Eiffel avec conviction.

- Je les ai tous interrogés. Il me reste encore M. Lamote, le chef comptable, qui était absent.

- Je ne crois pas que vous pourrez lui parler, lui dit énigmatiquement Leclercq avant de le quitter.

Après cela, Leclercq et moi interrogeâmes les employés présents. A chaque fois, le détective posait la même question : « N'avez-vous rien remarqué de particulier ce jour-là ? ». A chaque réponse négative, Leclercq laissait transparaître sa déception, quand enfin, le concierge parla d'un fait qui intéressa grandement mon ami. Il déclara qu'un orgue de Barbarie lui avait cassé les oreilles alors qu'il prenait son repas de midi dans sa loge.

- Très bien ! lança mon ami.



Nous étions sortis et avons fait quelques pas quand une voix mélodieuse appela :

- M. Leclercq, un instant, s'il vous plaît !

Une jeune femme venait à notre rencontre, sortant elle aussi de l'immeuble Eiffel. Elle portait avec grâce sa robe composée d'une jupe à la polonaise à belles bordures, d'un corsage et d'un corselet à fine étoffe. Un joli petit chapeau à fleurs couvrait sa discrète coiffure aux reflets d'ébène et aux boucles harmonieuses. Son visage était charmant, tout en lignes délicates et aux lèvres admirablement dessinées. Elle nous regarda de ses deux yeux d'un noir de jais rehaussés de longs cils à la courbure parfaite. Une grâce sans nom rayonnait de toute sa personne, qui eût attendri le plus dur des cœurs de pierre.

- Bonjour Mlle Eiffel, dit Leclercq.

- Bonjour M. Leclercq. Je vous remercie de m'avoir attendu.

- Hé ! Ho ! Dubois ! me lança mon ami qui avait remarqué mon trouble.

- Heu... Oui... Bonjour Mlle... bredouillai-je sottement.

- Dubois, je vous présente Mlle Claire Eiffel.

- Ah, oui ! Bonjour, Mlle Eiffel, dis-je en un sursaut.

- Bonjour, M. Dubois, me salua-t-elle tout en me gratifiant d'un charmant sourire.

- Bon, je vous écoute, Mademoiselle, dit alors Leclercq après qu'il m'eût jeté un

regard ironique. Voulez-vous que nous marchions un peu ?

- Oui, avec plaisir. Messieurs, je vous remercie d'avoir accepté d'aider Adolphe. Vous n'êtes pas sans ignorer que nous devons nous marier dans trois mois.

- Nous sommes au courant, dis-je d'une voix douce qui m'étonna moi-même.

- Continuez, Mademoiselle ! coupa Leclercq.

- A cause de cette malheureuse affaire, j'ai peur que la carrière d'Adolphe dans l'entreprise de papa soit compromise. Certains de ses collègues sont jaloux de sa position. Je sais que cette pensée est laide, mais peut-être l'un d'entre eux a-t-il subtilisé ce plan dans l'intention de lui nuire ?

- Nous retrouverons ce scélérat ! lançai-je avec force.

- Mademoiselle, M. Salles a-t-il quelques soucis pécuniaires ? Répondez-moi franchement ! dit mon ami avec une froideur qui me heurta.

- Le père d'Adolphe a connu de malheureux revers de fortune dans ses placements, et Adolphe doit rembourser un emprunt important qu'il a souscrit. Mais je vous assure que c'est un honnête homme, et qu'il remboursera sa dette rubis sur l'ongle.

- Je suppose que votre dote est conséquente.

- Oh ! M. Leclercq, vous n'allez tout de même pas penser qu'Adolphe désire m'épouser par intérêt !

- Je ne le pense pas une seule seconde ! s'empressa de répondre le détective avant que je ne m'offusque de sa remarque. J'ai remarqué combien ses paroles trahissent ses sentiments pour vous. Mais, Mlle Eiffel, la police le saura bien vite. Et cela renforcera les soupçons de l'inspecteur Loiseau à l'égard de votre fiancé. C'est pour cela que je dois me hâter de trouver la solution de cette énigme.

Cette dernière phrase rassura la jeune femme, et me fit honte des reproches que je faisais à l'endroit de mon ami. Ses méthodes sont effectivement déconcertantes. Mais comme pour le médecin, la vraie compassion c'est le diagnostic juste, pour Leclercq, c'est de trouver l'exacte vérité.

Alors que je pensais à tout ceci, il me dit :

- Mon cher Dubois, si vous n'êtes pas trop occupé, j'aimerais vous charger d'une importante mission.

- Bien sûr ! Vous pouvez compter sur moi.

- Veuillez raccompagner mademoiselle à son domicile.



Le lendemain, je ne vis pas Leclercq. Il s'était levé dès potron-minet, ce qui était la cause de la mauvaise humeur de Mme Beltsung. Elle ne cessait de maugréer quand elle m'apporta mon petit déjeuner. Un mot du détective m'attendait sur la table disant que je ne devais pas l'attendre aujourd'hui. « Parfait ! », me dis-je *in petto*, « je vais pouvoir me consacrer tranquillement à deux chroniques judiciaires en souffrance pour le journal *Le Temps* ».

Je me mis à l'ouvrage après avoir englouti ma copieuse collation matinale arrosée de deux tasses de café bien noir. J'avais quelques difficultés à me concentrer sur mon ouvrage tant l'affaire du vol du plan de M Eiffel me taraudait. Je dois aussi avouer que j'avais encore en mémoire les instants agréables de la promenade que je fis la veille en compagnie de Mlle Claire Eiffel. Mais bien vite, je chassais ces pensées tant elles me donnèrent mauvaise conscience.

Malgré tout, je réussis à boucler ma première chronique malgré la visite d'une dame

âgée, accorte et élégante, qui venait pour une affaire d'escroquerie. Je l'accueillis cordialement, et pris note de son problème afin de le soumettre à mon ami dès son retour. L'après-midi, je rédigeai mon second papier sans être interrompu. Vers cinq heures du soir, j'apportai les deux textes à la rédaction, et revins à l'appartement aux environs de six heures et quart.

Un second client vint frapper à notre porte, et par politesse je le reçus bien que je me sentisse passablement las. Je remarquais qu'il avait une mine rougeaude et arborait un collier de barbe châtain.

- Bonjour M. Leclercq, je m'appelle M. Augustus et je viens pour une affaire très grave de vol de bijoux.

- Bonjour Monsieur, lui répondis-je. Je ne suis pas M. Leclercq, mais il a toute ma confiance et vous pouvez m'exposer ce qui vous emmène.

- Ah non ! Ah non ! Je ne parle pas aux sous-fifres ! Je ne parlerai qu'à M. Leclercq !

- Monsieur ! Je ne suis pas un sous-fifre ! m'insurgeai-je. Je peux vous dire que M. Leclercq et moi sommes amis.

- Mon cher Leclercq, ce que vous dites me réchauffe le cœur. Excusez-moi pour cette petite facétie.

Et en un clin d'œil, je vis mon désagréable visiteur se métamorphoser en mon ami. Il lui suffit d'enlever ses postiches, ainsi que les bourres qui lui donnaient des joues rebondies.

- Leclercq, vous ne devriez pas ainsi vous jouer de moi ! dis-je un tantinet vexé.

- Vous avez raison, répondit-il alors qu'il enlevait la crème qui recouvrait sa figure. Mais c'était tellement tentant. Vous voudrez bien me pardonner.

- Oui, bien évidemment.

- Pour vous faire oublier ces émotions, je vous invite ce soir au théâtre, après un bon dîner au restaurant *La Faisanderie*.

- Au théâtre !? m'étonnai-je.

- Oui ! Et pas n'importe quel théâtre. Au théâtre *Montmartre* !... Nous avons une demi-heure pour nous changer. A nos habits ! A nos fracs ! A nos hauts-de-forme ! Notre table nous attend !

Après un délicieux repas arrosé d'un excellent Pommard, nous nous rendîmes au théâtre *Montmartre*. Mon compagnon n'avait pas voulu dévoiler l'œuvre que nous allions voir, préférant m'en faire la surprise. Et surprise il y eut effectivement. Moi qui m'attendais à voir un drame magnifique, ou une divertissante pièce de boulevard, je fus stupéfait de découvrir « Le grand Flamelli et son spectacle extraordinaire ».

C'est avec une extrême curiosité que j'entraï dans la salle. Mon ami n'arrêtait pas de m'étonner. J'ignorais qu'il appréciait à ce point la prestidigitation. Et nous fûmes servis, tant les tours que ce magicien effectua nous coupèrent le souffle. Quand nous sortîmes, éblouis et enchantés, Leclercq m'offrit un havane, et après avoir allumé le sien, me confia :

- Vous savez, mon cher Dubois, tous ces tours ne sont que de la pure illusion. Il n'y a rien de magique là-dedans.

- Cela va sans dire, acquiesçai-je, mais avouez malgré tout que l'art de ce monsieur est grand

- C'est effectivement du grand art. Dommage qu'il ne se contente pas d'éblouir le public.

- Que voulez-vous dire ?

- Ah ! C'est vrai, vous ne savez pas que ce monsieur qui se fait appeler « Le grand

Flamelli » exerce aussi une autre profession, ou plutôt une autre forme d'art.

- Cet artiste, ce prestidigitateur ! Serait-ce lui qui... ?

- Tout à fait ! C'est ce monsieur qui possède actuellement le plan de M. Eiffel.



Le lendemain matin, Leclercq s'était levé d'excellente humeur, signe qu'il avait résolu l'énigme du vol. Après un copieux petit déjeuner, il se mit à interpréter au piano les premières mesures du *Clavier bien tempéré* de Jean Sébastien Bach. Alors que je me servais un café bien odorant, les notes résonnaient harmonieusement dans leur enchaînement logique. Le Cantor de Leipzig était le compositeur préféré de mon ami. Ses œuvres avaient la précision d'une démonstration mathématique. Et pour Leclercq, si Dieu était logicien, Bach s'exprimait vraiment dans la langue céleste.

Malgré la beauté rigoureuse de cet environnement sonore, je ne pouvais m'empêcher de penser à notre soirée de la veille. Bien que brûlant d'interroger Leclercq, je ne pouvais l'interrompre alors qu'il dialoguait avec la musique des sphères. C'est à cet instant de mes réflexions intérieures que Mme Beltsung annonça le professeur Dupuys du Muséum d'Histoire Naturelle. La musique s'arrêta net.

- Vite, faites le monter ! s'empressa de dire Leclercq.

Un petit homme vêtu d'un manteau chiffonné et le chef couvert d'un petit chapeau rond fit son apparition. Il portait une petite barbe blanche et ses yeux pétillaient derrière ses lunettes rondes.

- Alors, il provient bien d'un Cercopithecus Sabaeus ? demanda le détective.

- Non mon ami ! C'est celui d'une Erythrocebus Patas.

- Oh, je n'étais pas loin.

- Oh si ! Le Cercopithecus Sabaeus est de la famille des cercopithecidae et vit dans les milieux humides de l'Afrique sub-saharienne, alors que le Erythrocebus Patas, bien que de la même famille...

- Je vous remercie, mon cher Dupuys, l'interrompit le détective. Et je vous promets que cette affaire finie, je viendrai visiter vos dernières acquisitions à la galerie de zoologie. Bon, Dubois, votre manteau et votre chapeau, et rendez-vous chez M. Eiffel !

En arrivant rue Pasquier, nous croisâmes Mlle Claire Eiffel qui était catastrophée :

- M. Leclercq, vite ! Ils vont arrêter Adolphe !

Je m'apprêtais à la rassurer, quand le détective bondit jusqu'au bureau du jeune ingénieur. S'y trouvaient ce dernier et l'inspecteur Loiseau. Nous voyant entrer, le policier dit triomphalement :

- Ah ! M. Leclercq, vous arrivez à point nommé. J'allais arrêter M. Salles.

- J'arrive effectivement à point nommé afin de vous éviter de faire une erreur judiciaire ! annonça mon ami.

- M. Leclercq, cet homme pense que j'ai volé le plan ! C'est totalement faux ! s'insurgea M. Salles.

- Vous avez découvert les dettes de M. Salles, n'est-ce pas, inspecteur ?

- Tout à fait, mon cher Leclercq ! Voilà le mobile ! M. Salles avait toutes les facilités pour effectuer le vol. Le plan se trouvait dans son bureau. Il l'a tout bonnement emporté dans sa serviette, et ni vu ni connu !

- C'est totalement faux ! s'emporta le jeune ingénieur.

- Calmez vous, le tempéra Leclercq. Puis, à l'endroit de Loiseau, continua : Pensez-vous que M. Salles soit un sot ?

- Grand Dieu non ! C'est un ingénieur de grand talent qui a préféré résoudre ses problèmes d'argent par la voie du crime.

- Pensez-vous alors que s'il avait commis ce larcin, il n'eût pas essayé de nous fourvoyer en nous lançant sur de fausses pistes, détournant ainsi nos investigations de sa personne, en semant par exemple de faux indices ?

- Des indices ! Des indices ! Vous savez qu'il n'y a pas l'ombre d'un indice !

- Erreur ! En voici un ! annonça Leclercq triomphalement.

- Un cheveu ? demanda l'inspecteur.

- Non, un poil ! Et plus exactement le poil d'un Erythrocebus Patas !

- Un quoi ?

- Un Erythrocebus Patas, appelé aussi singe rouge, primate qui vit dans les forêts de l'Afrique sub-saharienne de l'ouest.

- Un singe ?

- Un singe, bien sûr ! Mais je vous rassure, cher inspecteur, ce singe n'était qu'un homme de main. Le véritable cerveau de cette entreprise criminelle a dressé cet animal afin qu'il subtilise le plan.

- Vous croyez vraiment qu'un singe sait reconnaître un plan d'un vulgaire chiffon de papier.

- Quand le vol a été commis, seul ce plan se trouvait sur la table à dessin. Son maître, sachant cela, a envoyé l'animal à ce moment-là.

- Et comment ce fameux maître a-t-il pu le savoir ?

- Tout simplement parce qu'il travaillait ici, et qu'il l'a su en entrant dans le bureau de M. Salles.

- C'est donc un des employés. J'avais donc raison ! cria sans vergogne l'inspecteur Loiseau. Oui, mais lequel ?

- Mais évidemment le seul qui ait depuis disparu.

- M. Lamote, le chef comptable ! s'écria le jeune ingénieur.

- Bon, certes, mais comment le vol a-t-il été réellement commis ? Comment le singe est-il entré, et par où est-il sorti ? demanda l'inspecteur.

- Le singe est sorti par l'un des panneaux supérieurs en vitrail multicolore, seule « fenêtre » qui était ouverte quand M. Salles est revenu de déjeuner. En outre, il a rejoint son maître, ou l'un de ses complices, qui jouait de l'orgue de Barbarie dans la rue. C'est d'ailleurs cette musique qui a déclenché dans le cerveau du singe l'ordre d'accomplir son forfait. Il a été conditionné pour y obéir.

- Mais comment le singe est-il entré ? demandai-je.

- Là-dedans ! dit Leclercq en pointant son doigt.

- Dans le poêle !

- Dans le poêle qui a été installé le matin du vol, et commandé par le chef comptable. C'est à l'intérieur de celui-ci que j'ai trouvé ce poil. Venez voir.

Leclercq prit une grande feuille de papier qu'il enroula, d'une longueur à peu près égale à celle du singe, ouvrit une petite porte sur le côté du poêle, et y glissa le rouleau. Puis il ouvrit le vantail supérieur et nous invita à regarder.

- Mais où est passé le rouleau de papier ? s'exclama l'inspecteur.

- Plongez-y le bras.

- Mince ! cria-t-il, alors qu'il ne put y entrer que la main. Quelle est cette diablerie ?

- Un jeu de miroir qui donne une impression de profondeur. Sous le premier fond se trouvait le singe, qui en sortit par la porte latérale, laquelle se referme automatiquement.

- Mais qui est ce voleur qui fabrique de tels mécanismes ?

- Tout simplement un illusionniste qui se fait nommer « le Grand Flamelli ».

- Je ne connais pas ce monsieur, dit simplement l'inspecteur.
- Oh que si ! Mais sous son vrai nom.
- Et quel est son vrai nom ?
- Russmeyer ! Le bandit international !



Après cette démonstration, M. Salles fut totalement lavé des soupçons qui pesaient sur lui. Le jeune ingénieur en fut fort soulagé, ainsi que sa fiancée. Mais il ne regagna pas pour autant la confiance de son employeur, bien qu'il fût montré que la perte de ce plan fondamental n'était pas due à une négligence de sa part. Il devenait urgent de récupérer ce document au plus vite.

L'inspecteur Loiseau fit faire une enquête discrète sur le grand « Flamelli », qui prouva la justesse de l'hypothèse de Leclercq. Nous pensions en avoir fini avec cette affaire, quand trois jours plus tard, le préfet de police vint nous voir, l'air dépité.

- Alors, mon cher Villard, pourquoi cette tête de tragédie grecque ? demanda mon ami.

- Leclercq, vous aviez raison sur toute la ligne, c'est bien Russmeyer qui possède le plan de M. Eiffel.

- Donc, vous n'avez pas réussi à le récupérer ! avançai-je.

- Et voilà le hic, M. Gallois, soupira le pauvre préfet.

- Prenez place, et installez-vous confortablement. Fumez si vous le désirez, et racontez-nous ça, dit alors Leclercq qui présenta à notre visiteur une excellente pipe, et lui roula un fauteuil.

- C'est un drôle de jeu qui se joue entre ce sinistre individu et nous. Nous savons qu'il sait, et il sait que nous savons qu'il sait... Pour que ce vol ne s'ébruite pas, et c'est miracle que les journalistes ne l'aient pas encore découvert, nous ne pouvons intervenir officiellement. Le ministre Alain Dustrieux ainsi que M. Eiffel sont intransigeants sur ce point. Nous savons que le plan se trouve dans l'appartement que Russmeyer occupe rue de Rivoli. J'ai, comme vous savez, des clefs avec lesquels je puis ouvrir toutes les chambres et les cabinets de Paris. Tous les soirs, quand notre ami donne son spectacle au théâtre *Montmartre*, une équipe de spécialistes de la Sûreté commandée par l'inspecteur Loiseau fouille son appartement.

- Ne pensez-vous pas qu'il ait caché le document ailleurs que dans sa propre maison ?

- Non ! Nous avons appris qu'il a écrit des billets à différents acheteurs potentiels précisant qu'il allait les réunir rue de Rivoli où il organisera une sorte de vente aux enchères.

- Peut-être a-t-il toujours le document en sa possession ?

- Impossible ! Sa loge a été « visitée » plusieurs fois. En outre, je l'ai fait arrêter par des faux voleurs à deux occasions, et sa personne a été scrupuleusement fouillée sous mes propres yeux.

- En quoi a consisté votre fouille dans son appartement rue de Rivoli ?

- Elle a été minutieuse, croyez-moi. Nous avons cherché partout, faisant un examen approfondi et systématique de toutes les pièces. Nous avons ouvert tous les tiroirs possibles. Pour un policier bien dressé, il n'y a pas de tiroir secret. Nous avons sondé les pieds des meubles afin de trouver d'éventuelles cavités. Nous avons regardé derrière les miroirs et les tableaux. Toutes les chaises ont été démontées. Nous avons examiné les

murs et les plafonds, fouillé les lits et les rideaux. Nous avons enlevé chaque tapis et examiné les lattes du parquet. Chaque paquet, chaque boîte a été ouverte. Tous les objets, bibelots et autres œuvres d'art ont été examinés sous toutes les coutures. Les livres ont été minutieusement inspectés. Mais ce diable d'homme se joue de nous. Il sait évidemment les efforts que nous avons entrepris.

- Hé oui ! C'est un véritable artiste en son genre, précisa Leclercq. Un poète qui plus est, au goût parfait mais à la morale élastique.

- Désirez-vous un cordial ? me hasardai-je à l'endroit de notre visiteur.

- Non merci, mon cher ami, mais la nuit approche et mon équipe va se mettre en campagne. Il ne reste plus que quelques jours avant que ne commencent les travaux de la tour de M. Eiffel. Si le plan n'est pas récupéré avant, le scandale qui éclatera sera gigantesque : M. Eiffel déshonoré, la France humiliée et ma carrière, compromise.

Le préfet prit alors congé de nous, plus accablé et plus découragé que jamais.



Pendant deux jours, je fus fort occupé par mon activité de chroniqueur judiciaire. Je n'eus pas l'occasion de voir mon ami, qui sortait aux aurores et rentrait bien après que je me fusse couché. Nous étions la veille du début des travaux, et le plan n'avait pas encore été récupéré.

Leclercq avait convié Mlle Claire Eiffel, M. Adolphe Salles et le préfet de police. Le détective remplit cinq verres d'un vieux porto. Ses invités y portèrent les lèvres, mais le cœur n'y était pas. Etais-je en train d'assister à une veillée funèbre ? C'est l'impression que j'eus, tant nos hôtes arboraient des mines sombres.

- Messieurs Eiffel et Dustrieux n'ont pas été invités ? hasardai-je.

- Non ! Ils sont tous les deux en conférence avec le président de la République afin de définir la ligne à tenir quand le scandale éclatera, répondit le préfet de Police. Demain, je serai remercié, après vingt-sept années de bons et loyaux services. Quelle humiliation !

- Mon pauvre ami, je compatis, ajouta le jeune ingénieur. Ma carrière aussi s'arrêtera, à peine commencée.

- Je ne vous abandonnerai pas, lui dit Claire Eiffel d'une voix aimante tout en lui serrant tendrement la main.

- Votre père ne voudra plus que nous nous fréquentions. Il vous l'interdira, et me mettra à la porte. Privé d'emploi, ma réputation entachée par ce scandale, il ne me restera plus qu'à offrir mes services à une société brésilienne ou à m'exiler en Afrique.

- Vous trouverez toujours du travail, M. Salles. On a besoin partout de bons ingénieurs. Tandis que moi, je ne sais rien faire en dehors du métier de chef de la police. Et je serai devenu un véritable pestiféré, se lamenta M. Villard. De dépit, il vida d'un trait son verre de porto, puis se resservit.

- Je vous suivrai même si vous devez partir au Brésil ! déclara Mlle Eiffel avec conviction à son fiancé.

- Allez-vous encore inspecter minutieusement l'appartement de Russmeyer cette nuit ? demanda soudainement Leclercq au policier.

Ce dernier le regarda bizarrement, se demandant si mon ami ne se moquait pas de lui, puis après un soupir répondit :

- Bien évidemment, et d'ailleurs pourquoi m'attarderais-je ici ? J'ai sottement répondu à votre invitation au lieu de préparer mon ultime perquisition. Leclercq, mes minutes sont précieuses et vous me les faites perdre !

Après que Villard se fût levé de son siège, et qu'il s'apprêtait à nous quitter, Leclercq lui dit :

- Ne montez pas sur vos grands chevaux, mon cher préfet. Et accordez-moi encore quelques instants avant de prendre congé.

Ce dernier se rassit de mauvaise grâce tout en grommelant.

- Je crois, reprit Leclercq, que vous n'avez peut-être pas fait tout votre possible. Ou plutôt, que vous avez fait trop votre possible.

- Que voulez-vous dire ? Est-ce encore l'une de vos phrases sibyllines ?

- Eh bien, dit-il après avoir allumé sa pipe, vous avez peut-être trop bien travaillé.

- Pardon ?

- Vous avez oeuvré trop en profondeur, et cela fut insuffisant.

- Quel non sens nous dites-vous là ?

- Je n'aurais pour ma part jamais effectué tous ces sondages, ni pris toutes ces mesures. J'aurais agi avec beaucoup plus de simplicité. Droit au but ! Et je serais revenu avec mon trophée.

- Vous n'avez qu'à y aller, si vous êtes si habile ! lança Villard avec colère après s'être levé derechef.

- Qui vous dit que je n'y suis pas allé ?

- Pardon ? demanda le préfet de police d'une voix atone.

- Eh bien, oui, mon cher Villard, j'ai pénétré la nuit dernière juste après le départ de votre équipe et j'ai ramené un beau trophée, dit Leclercq avec un sourire énigmatique tout en se dirigeant vers son bureau.

- Se pourrait-il que ... murmura le policier qui avala la moitié de sa phrase.

- Le voilà ! annonça triomphalement Leclercq en tendant un rouleau de papier.

- Le plan ! hurlèrent le préfet de police et l'ingénieur à l'unisson en bondissant vers lui.

Fébrilement, les deux hommes le déroulèrent sur le bureau de Leclercq. C'était bien le plan de la tour de M. Eiffel.

- Oh, mon Dieu ! laissa échapper Villard en se laissant tomber sur son siège, les jambes coupées par l'émotion.

- M. Leclercq, vous êtes un génie ! déclara M. Salles.

- Je reconnais que vous êtes un maître ! Bravo, mon ami ! renchérit le préfet de police.

Leclercq ne répondit pas, mais esquissa un bref sourire. Je voyais qu'il se contenait, mais je devinais qu'il jubilait intérieurement de ces éloges.

M. Villard reprit vite son sang froid. Il lança à M. Salles :

- Vite ! M. Salles, rendons-nous au ministère pour y apporter ce document !

- Vous avez raison ! Hâtons-nous ! Accompagnez-nous, Claire, afin de rassurer votre père.

Après nous avoir salués brièvement, les deux hommes se ruèrent au rez-de-chaussée afin d'y héler un fiacre.

- Encore merci, M. Leclercq, dit Mlle Eiffel qui serra chaleureusement les mains de mon ami. Vous avez droit à toute ma gratitude, messieurs.

Elle alla rejoindre les deux hommes qui trépignaient d'impatience sur le trottoir.

- Alors là, Leclercq, vous nous avez mystifiés. Allez-vous enfin m'expliquer ?

Le détective se servit un second verre de porto qu'il porta à sa lèvre. Il dégusta le liquide doré puis dit :

- Mon cher Dubois, la police parisienne est fort habile dans sa spécialité. Il est pour moi hors de doute que les agents de Villard ont perquisitionné dans l'appartement de

Russmeyer avec une minutie extrême, et que pas un millimètre carré d'espace n'a été oublié, mais cela uniquement dans le cercle de leur entendement.

- Dans le cercle de leur entendement ? demandai-je.

- Si Russmeyer avait caché le document dans le cercle de leur entendement, ce dernier n'aurait pas échappé aux limiers du préfet de police. Ou exprimé différemment, si Russmeyer avait dissimulé le plan dans une cachette imaginée dans le même esprit que celui des représentants de la police parisienne, ces gaillards l'auraient immanquablement trouvé. En effet, dans leur façon de penser, une cachette la meilleure possible doit être nécessairement la plus profonde, la plus dissimulée, la plus « cachée », la plus inaccessible qui soit. Or, notre voleur imagine hors du cercle de l'entendement des policiers parisiens. C'est un poète qui pense différemment, tout simplement dans un autre ordre, à un autre niveau si sous préférez, dans un autre cercle, hors d'atteinte de la réflexion de nos chers limiers officiels.

- Et vous avez atteint cet autre cercle.

- Bien évidemment, mon ami ! N'oubliez pas que Russmeyer est un mathématicien dans sa méthode, mais aussi un artiste, un poète, un mystificateur. Et il ne faisait pour moi hors de doute que le document se trouvait sous le nez des policiers, mais hors du cercle de leur entendement. Depuis le temps qu'il joue au chat et à la souris avec eux, il connaît à la perfection leurs méthodes de penser et leurs pratiques.

- Et vous avez décidé d'agir comme lui.

- Pas exactement, plutôt de le contrer à son niveau, avec néanmoins un petit avantage : sa vanité. Sa faiblesse est qu'il s'imagine être le seul à avoir cette hauteur de point de vue. Aussi, j'allai hier en début d'après-midi lui rendre une visite de courtoisie.

- Sans vous être dissimulé sous quelque déguisement ?

- Tout à fait. Il me connaît, mais il ne connaît pas ma valeur, n'ayant jamais eu l'occasion de m'affronter. Il m'a reçu avec une sorte de dédain ironique, s'amusant à jauger cet adversaire de piètre valeur. Illusion que je ne manquais pas d'alimenter, en faisant mine de me mettre en colère, trahissant ainsi mon inaptitude à raisonner sous le coup d'une trop forte émotion. Toute cette scène se passa dans son cabinet de travail. J'étais convaincu que le plan se trouvait dans son « poste de commandement », et au vu de tous. Pendant que je m'emportais, je regardais attentivement la configuration des lieux et les objets s'y trouvant. La pièce était meublée avec goût : bureau style Empire en acajou et bois d'érable, guéridon Louis XV aux piétements galbés, commode Louis Philippe en ronce de noyer et pendule en or et albâtre. Souvenez-vous que c'est un homme aux goûts raffinés, grand amateur de belles et onéreuses choses qu'il acquiert grâce aux fruits de ses nombreux cambriolages et escroqueries. J'aperçus donc quatre tableaux accrochés aux murs de son cabinet. Et tout de suite une sorte de disharmonie, une manière de fausse note attira mon attention. En effet, trois d'entre eux étaient de belle facture, une aquarelle de Turner, un Delacroix et un portrait de Jean-Baptiste Isabey. Alors que le quatrième était fort médiocre, un banal paysage semblant peint à la hâte. Le plan était là !

- Mais, Villard dit avoir retourné tous les cadres de l'appartement, et ce plus d'une fois.

- En effet ! Le plan ne se trouvait pas derrière le tableau, mais « dans » le tableau.

- Dans le tableau ?

- Oui ! Ce rusé Russmeyer avait fait faire ce tableau par l'un de ses complices, sans doute l'un de ces peintres qui contrefont des tableaux de maîtres. Sûr de mon analyse, je quittai son bureau en claquant la porte, ayant à l'esprit le narquois sourire de triomphe qu'il esquissa quand je pris congé. La nuit, je me glissai dans son cabinet de travail et

subtilisai le tableau. De retour ici, je grattai la couche de peinture et découvris...

- Le plan ! m'exclamai-je.

- Non, pas le plan, mais une toile étanche derrière laquelle était dissimulé le plan, lui-même posé sur une seconde toile. Et voilà, Russmeyer était refait et nos amis sauvés de la honte et du déshonneur !

- Bravo, mon cher Leclercq ! J'imagine le visage déconfit de notre ami, en constatant le vide laissé sur son mur.

- Ah non ! Il m'a semblé inconvenant de laisser un espace blanc. Aussi avais-je fait l'acquisition l'après midi d'un tableau que j'accrochai scrupuleusement au mur. Mon expédition nocturne ne devenait plus un vol, mais un échange, acte infiniment moins répréhensible.

- Et quel est ce tableau qui orne fièrement son cabinet de travail.

- Oh, il s'agit d'une copie de *L'Escamoteur* de Jérôme Bosch. Cela m'a paru de circonstance. Et il y a gagné au change.

© Laurent SAUZÉ, 2010